

Exposition du 11 mars au 2 mai 2026.

Les rendez-vous de l'exposition

- **Samedi 28 février à 10 h 30** : « **Passerelle avec la Maison Salvan** ». Nicolas Daubanes présente sa démarche artistique puis propose de venir s'immerger dans le montage de son exposition, à une semaine de son ouverture. Un petit-déjeuner est aussi proposé pour contribuer à rendre agréable le moment. (Rdv à « La Passerelle » – Médiathèque de Labège, rue de l'Autan, 31670 Labège).

- **Samedi 7 mars** : vernissages des expositions en présence de Nicolas Daubanes.

À 17 h : à la Maison Salvan.

À 19 h : au Castelet – Mairie de Toulouse (18 bis Grand Rue Saint-Michel).

- **Samedi 11 avril à 10 h 30** : « **Visite dansée en famille avec Inès Perron** ». Inès Perron, danseuse et performeuse, guide une visite ludique et interactive pour un éveil des sens et de l'imaginaire, un voyage entre danses et récits. Petites et grandes personnes se mettent en mouvement pour entrer en dialogue avec les œuvres de l'exposition de Nicolas Daubanes. (Famille avec enfant à partir de 4 ans. Gratuit sur inscription).

- **Samedi 25 avril à partir de 18 h** « **Finissage de l'exposition avec Benoit Bories** ». L'exposition se conclut par un dialogue entre la pratique de Nicolas Daubanes et celle du créateur sonore Benoit Bories, en résidence à la Maison Salvan pendant un an. Son projet vise à interroger et à raconter, par le son, les transformations du paysage de Labège soumis à l'arrivée de trois stations de métro transformant le territoire. Pour cet événement, il présente *Traversées*, une pièce de son répertoire qui imagine, de manière fictionnelle, la destinée plausible de trois femmes soumises au travail obligatoire et envoyées à Berlin pendant la Seconde Guerre mondiale.

En partenariat avec le **Castelet – Mairie de Toulouse** et en coproduction avec l'académie de France à Rome – **Villa Médicis**, le **Frac Picardie** ainsi que le **Nouveau Printemps**. La Maison Salvan remercie le Frac de Franche-Comté pour le prêt de l'œuvre *Mauvais œil* ainsi que le réseau air de Midi pour son soutien.

Dans le cadre du Printemps du dessin 2026.

L'équipe de la **Maison Salvan**, Bérangère Blondé, Sofia Casciani, Paul de Sorbier, Élodie Vidotto, et l'artiste **Nicolas Daubanes** remercient chaleureusement : **Lilas Descottes** ainsi que **Lyna Ghafila** pour l'accompagnement à la production en résidence et **Léo Sudre** pour la régie de l'exposition ainsi que **Yann Febvre** pour la création graphique des documents de communication.

Sur le fait, par erreur et au hasard Nicolas Daubanes



Nicolas Daubanes, Villa Médicis, le 20 février 2026, préparant l'œuvre *En plein jour*.

Pour une poignée de photons

« *Ne croyez pas que je céderai ; jamais, jamais, jamais, cieux emportés par la folie ! jamais, entendez ; jamais, landes terrasses, murs au dos brisé, mers dont en mon pauvre pays on ignorait la voix, mers qui êtes sales, plus tristes à voir que mouchoir de pauvre vieux pleurant son unique cheval perdu, jamais, jamais, terre et cieux furieux, jamais vous ne m'aurez !* »¹

Le titre de l'exposition, *Sur le fait par erreur et au hasard*, a été envisagé en écho à la manière si singulière qu'a Nicolas Daubanes de produire des œuvres : une maîtrise de certains aspects, une inévitable prise d'expérience au fil du temps, mais néanmoins une part laissée à l'accidentel².

L'exposition, qui ouvre à la Maison Salvan, convoque aussi bien des œuvres existantes que des pièces produites dans les jours précédant son vernissage. Cette immédiateté, conduisant dans l'espace d'exposition des œuvres « à peine sèches » (pour les pièces en béton au format portrait) ou

tout juste révélées (dans le cas des photogrammes) apparaît naturelle pour une structure qui place la résidence au cœur de son projet³. Elle a cependant longtemps repoussé la prise de conscience d'une évidence : avant même que les regardeurs et regardeuses observent isolément les œuvres qui composent l'exposition, un rapport analogique global sourd de l'ensemble. Il articule la Villa Médicis, où Nicolas Daubanes vient d'être pensionnaire durant un an, un contexte qui fut par le passé celui d'une famille aristocratique, avec la Maison Salvan, centre d'art et résidence d'artiste qui, quant à elle, comme son nom le renseigne, était une demeure, celle d'une famille parmi mille. Alors que la question ouvrière irrigue la démarche de l'artiste, contribuant à lui donner une existence dans le monde de l'art⁴, cette exposition fait entrer, par symétrie, des habitants anonymes – non retenus

³ À la Maison Salvan, les résidences n'imposent pas, elles sont adaptées en fonction des besoins des artistes, bien entendu, dans un dialogue avec la structure. Elles peuvent être longues, construites en plusieurs séquences ou encore ramassées. Elles peuvent privilégier la recherche ou au contraire permettre une production intense comme dans le cas de celle de Nicolas Daubanes.

⁴ Ne serait-ce que par les matériaux qu'il utilise (limaille de fer, poudre d'acier, béton) et les outils qu'il emploie (meuleuse, bétonnière).

¹ Armand Robin, *Le temps qu'il fait*, Paris, Gallimard, 1942.

² Ce titre déplace des mots empruntés à *Nuit et brouillard* d'Alain Resnais.

par la grande histoire — à la table des Médicis. Il y a quelques mois, la Maison Salvan s’apprêtait à recevoir, par petites touches, cette Villa Médicis à travers les bribes d’histoires mobilisées par certaines œuvres de l’artiste. C’est, finalement, plus essentiellement, une mise en perspective de ces deux lieux, a priori peu prédisposés à être associés, qui se dégage de la proposition : d’un côté la résidence d’artiste la plus ancienne au monde, peut-être la plus prestigieuse ; de l’autre, un centre d’art, tout aussi vaillant soit-il, bien plus modeste...

Une œuvre soude les deux espaces. *En plein jour* est à la fois simple et d’une ampleur considérable. Sous ses abords bricolée, étrange — l’entreprise d’un groupe clandestin (composé de résistants, de saboteurs, de conspirationnistes ?) ayant besoin de s’éclairer discrètement à l’aide des moyens du bord —, elle se montre également comme la façon la plus évidente et concrète de déplacer la lumière. Elle crée un arc électrique métaphorique en se saisissant de l’énergie d’un endroit pour la donner à un autre. Elle vole quelques photons, là où ils abondent, pour les redistribuer ailleurs. La batterie a été chargée récemment, à l’aide d’un panneau photovoltaïque, dans les jardins de la Villa Médicis. Alors, tout au long de l’exposition, modestement⁵, l’œuvre témoignera d’une énergie immense, faite de siècles d’histoires parcourues de figures considérables. Elle éclairera une petite portion d’une salle de la Maison Salvan, quelques banals carreaux de terre cuite où, depuis au moins deux cents ans, des personnes vécurent puis des artistes œuvrèrent.

Une autre œuvre vient aussi éclairer les caractéristiques anciennes du lieu, avant qu’il ne soit dédié à l’art. Dans la dernière salle, de la poussière de bois s’est déposée partout. Elle redessine la domesticité de l’endroit, en soulignant la présence de l’évier, des placards, d’une cheminée, voire des toiles d’araignée. Ce diorama polysémique, tour à tour paysage de lune, de dune et de ruine, ou encore sablier, révèle surtout la présence d’individus qui peuplèrent l’endroit, dont le dernier est en quelque sorte Nicolas Daubanes. Après avoir produit in situ cette poussière de bois, il ne put faire autrement que d’y laisser quelques empreintes, celles de de ses pas.

Dans la sciure, quelques pièces de métal (pentures, clous, porte-noms) mettent sur la voie de ce que fut l’objet avant d’être réduit en lambeaux : une

porte de prison, celle des Baumettes. Ceux qui connaissent Nicolas Daubanes savent qu’il disjoint l’espace et le temps, parcourant inlassablement des kilomètres pour mener à bien ses recherches, ses résidences et ses expositions. Il est en mouvement permanent mais, paradoxalement — ou plutôt précisément —, c’est dans des lieux d’enfermement qu’il a travaillé et mûri le cœur de son travail, lié à la question de la liberté et de ses entraves.

Avec Galilée, l’artiste convoque de nouveau l’arbitraire et une figure liée à l’enfermement. En 1633, lors de son procès, celui-ci se retrouva en résidence surveillée au palais Médicis et abjura ce en quoi il croyait fermement : la Terre est un astre rond, en mouvement parmi d’autres, et non le centre du cosmos. C’est ce que narre le grand photogramme de la seconde salle de l’exposition. Dans un cadre carré apparaît la fenêtre circulaire de la cellule du scientifique. Tandis que Galilée, au travers d’elle, regardait le ciel et s’évadait en pensée, constatant en secret qu’il était dans le vrai, il devait aussi se sentir observé, peut-être moqué, par la parfaite rondeur de l’ouverture lui renvoyant l’image accablante d’une vérité qu’il ne pouvait formuler.

Cet oculus est placé en regard d’une autre fenêtre, rectangulaire pour le coup, par laquelle était introduit le foin dans le grenier de la maison qui allait devenir, bien plus tard, un centre d’art. À nouveau, les deux lieux entrent en relation par ces ouvertures anodines qui, chacune dans leur contexte, témoignent de récits, d’hommes et de femmes.

La présence des photogrammes, orientation récente du travail de l’artiste, constitue une marque forte de l’exposition. Pour les réaliser, l’atelier de résidence de la Maison Salvan se transforma en chambre noire. Un grand bain chimique y fut installé, dans lequel il plongea du papier photosensible portant un dessin préalablement tracé sur verre. L’artiste initia alors un processus à la fois infime et immense en attaquant un morceau d’acier à la meuleuse ; les étincelles, aussi fugaces furent-elles, activèrent la révélation. Ces instants de feu figèrent, ainsi, pour un temps long à venir, des images renvoyant à l’histoire : le procès de Galilée, des croquis d’Ingres, ancien directeur de la Villa Médicis, ou encore, une peinture de Velázquez inspirée par l’architecture du palais romain...

⁶ Inspirée par le geste de résistants de la seconde guerre mondiale, cherchant à saboter les édifices composant le mur de l’Atlantique pour lequel ils étaient contraints d’œuvrer, Nicolas Daubanes réalise des pièces en béton fragilisées par la présence de sucre. C’est d’ailleurs, ici même, en 2013, dans les murs de la Maison Salvan que Nicolas Daubanes expérimenta cette technique, alliant puissance robuste et douceur résiliente, qui devint une marque de sa démarche artistique.

D’autres productions récentes, en béton et sucre celles-ci, voisinent ces images : les *Peintures de guerre*⁶. À les regarder concrètement, elles donnent à voir le comportement d’une chimie passionnante, résultant de l’hybridation de matières se nuisant l’une et l’autre, et l’attitude d’un pigment rouge sang. Mais, ces pièces « disent » aussi beaucoup. Leur forme évoque, entre autres, un fragment d’architecture criblé de balles, un ex-voto, le domaine de l’armée par la nature du lettrage, le portrait d’un militaire ou d’un absent... Le statut du sucre injecté dans le béton est ambigu, conceptuel : c’est la présence de cet aliment suave et fragile qui fait en sorte que soient révélés les impacts de balles et que s’amorce, ainsi, une forme de mémoire.

Que ce soit par les matériaux usités, par les situations convoquées, par une propension à l’impertinence quels que soient les contextes, l’œuvre de Nicolas Daubanes témoigne d’un appétit pour les télescopes, les antagonismes, les forces contraires. Il mêle les mondes sociaux, conduit l’impur et le relégué au cœur du territoire dominant, installe le challenger en haut du podium. Tous ces élans se retrouvent à la Maison Salvan, mais peut-être avec une parcimonie sereine. Nulle recherche de spectaculaire dans l’exposition malgré l’immense énergie que demandent les productions à l’artiste. Un ensemble de pièces semble se déployer « tranquillement », chacune nourrie et renforcée par celles qui l’environnent.

Par le recours à l’histoire et l’entrelacement des récits, l’artiste ouvre les possibilités d’interprétation de l’exposition. Elle est politique. Elle est narration historique. Elle est expérimentation artistique. Nicolas Daubanes est ainsi artiste. Quelque chose de puissant traverse, draine et propulse sa démarche et, régulièrement, émergent de nouvelles aventures formelles, d’inédites métaphores gestuelles des enjeux existentiels qu’il explore. Fond et forme s’intriquent continuellement chez lui. Aujourd’hui, c’est au tour des photogrammes, des images faites au feu. C’est avec impatience que l’on attend de voir jusqu’où il les mènera dans les prochaines années.

Paul de Sorbier
Directeur de la Maison Salvan

⁵ La batterie éclaire une ampoule de 2 watts alimentée par un courant de 12 volts.